

Collège de l'ALI 2024-2025

Lecture du séminaire VIII de Jacques Lacan, *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*

Séance Plénière du 6 janvier 2025

Leçon IV du 7 décembre 1960

Angela Jesuino : Bonsoir, bonne année à tous à mon tour. Plein de bonnes choses, plein de travail, ce qu'on peut nous souhaiter aussi !

Donc, voilà la leçon IV. Depuis la fin de la leçon III, Lacan nous annonce qu'il va parler du discours de Pausanias et de ce qu'il croit être un commentaire à mettre en marge de son discours, à savoir cette vérité évangélique que le royaume des cieux est interdit aux riches.

Je pense qu'il faut attendre le développement de la leçon et vraiment la toute fin pour que l'on puisse mieux comprendre ce que Lacan veut dire par là. C'est ce qui est annoncé dans *La Bible*, si vous êtes allé voir, mais que Lacan va déplier de façon plus large, en ce qui nous concerne. Comme vous avez lu, il y a un certain discrédit de ce discours de Pausanias. Lacan commence la leçon en disant que c'est un curieux personnage. Mais pour moi ce discours apparaît ici comme contrepoint de ce que Lacan va amener, développer, à partir plutôt encore du discours de Phèdre, ce mythologue comme il va dire. Et ce que Lacan va nous amener dans cette leçon, à mon sens, a plutôt un rapport avec la citation du début, qu'il va écrire au tableau. Et avec ce qu'il a appelé son mythe, son mythe à lui, le mythe qu'il va forger, et qui est assez beau, il faut le dire. Mais allons pas à pas comme d'habitude, pour dérouler le fil et voir les entrelacs qu'il va dessiner, que ce fil va dessiner entre l'amour, le désir et le manque. C'est de ça qu'il va s'agir dans cette leçon, du miracle de l'amour et de ce qu'on peut en savoir à partir de ce couple présent dans le banquet, *erastés* et *erômenos*.

Donc Lacan commence la leçon, vous avez lu ça comme moi, en écrivant au tableau "un désir redoublé est de l'amour, mais l'amour redoublé devient du délire". Nous allons voir comment la première partie de cette phrase, « le désir redoublé est de l'amour », va être éclairé par le mythe que Lacan fabrique pour parler de l'amour. Mais d'abord, comme à son habitude, Lacan va opérer un renversement. Il démarre - voyez il ne démarre pas du tout sur le discours de Pausanias - il va démarrer sur l'être de l'objet aimé, pour nous dire d'emblée qu'on lui fait défaut, à cet être de l'objet. Alors comment comprendre ça ? Il va prendre deux directions,

comme il dit. Il va prendre cette question du côté de l'intersubjectivité, et dans ce cas-là dans l'être de l'autre, nous devons y reconnaître un sujet, du côté du sujet. C'est intersubjectivité, inter sujets, on pourrait penser.

Mais ce qui est le plus intéressant, c'est que dans une autre direction, du côté du désir, il en va tout à fait autrement. Du côté du désir, dans sa fonction d'appréhension de l'autre, cet être de l'autre n'est pas un sujet. L'autre en tant qu'il est visé dans le désir est visé non pas comme sujet mais comme objet aimé, *éromenos*. Et donc ce que nous avons manqué c'est sa qualité d'objet. Vous savez c'est ce que j'appelle ici, les renversements de nos croyances sur l'amour, sur le désir. Ce n'est pas de sujet à ce sujet que ça se passe. L'autre est visé comme objet, objet aimé, mais objet. Ça vous savez, c'est quelque chose que l'on entend beaucoup dans la clinique, y compris dans la clinique féminine. Il n'est même pas politiquement correct de dire ça aujourd'hui, mais c'est de moins en moins supportable d'être prise comme objet du désir de l'autre. La revendication est plutôt d'être pris en tant que sujet, donc ça nous paraît abstrait comme ça mais ça ne l'est pas du tout. Voilà ce que j'appelle ce renversement qui va ouvrir toute la dialectique de ce que Lacan va traiter dans cette leçon. Et je vais reprendre ce passage, qui pour moi est capital dans ce début de leçon, quand Lacan dit : « ce qui amorce ce mouvement dont il s'agit dans l'accès que nous donne à l'autre l'amour » - c'est assez joli, c'est l'amour qui nous donne accès à l'autre ; tout à l'heure c'était le désir qui était dans l'appréhension de l'autre, il faut passer par là – « c'est ce désir pour l'objet aimé qui est quelque chose que, si je voulais imaginer, je comparerais à la main qui s'avance pour attendre le fruit quand il est mûr, pour attirer la rose qui s'est ouverte, pour attiser la bûche qui s'allume soudain. Là c'est l'ébauche d'un mythe », nous dit Lacan. Il va y revenir. Ce qu'il me semble important de signaler d'emblée c'est qu'amour et désir apparaissent ici tressés. Dans l'accès à l'autre, que nous donne l'amour, ce qui amorce ce mouvement, ce mouvement de l'amour, c'est le désir pour l'objet aimé. Ça va ensemble. Mais pourquoi il faut un mythe pour parler de l'amour ? Pourquoi est-ce que Lacan amorce déjà ce mythe, dès les premières pages de la leçon ? Il faut revenir au discours de Phèdre « c'est un grand Dieu que l'amour » nous dit Freud, nous dit Phèdre (rires) – il n'est pas loin ! Et Lacan dit, nous on part de là, de l'amour comme Dieu. On se posait la question la dernière fois de savoir si l'amour est un Dieu ou pas. Lacan va partir de là, l'amour comme Dieu, comme réalité qui se révèle dans le réel, qui se manifeste dans le réel et comme tel nous ne pouvons en parler qu'en mythe. Alors quelles sont les conséquences de partir de là, de partir du fait que

l'amour est un Dieu ? En tout cas c'est comme ça qu'il le dit pour une partie du *Banquet* dont il a fait l'éloge. Donc quelles sont les conséquences de ça ?

Moi, je dirais qu'elles se lisent dans les trois registres – réel, symbolique, imaginaire. Parce que Lacan va faire quelque définition de l'amour : « amour comme imagination de la vérité. » C'est quand même assez fort ça ! La vérité, sa première imagination c'est l'amour. Ça aussi, je trouve que ça tisse les choses autrement, y compris du côté du transfert, parce que l'amour de transfert ce n'est pas un faux amour. C'est un vrai amour. Donc, amour comme révélation du réel et ça a comme conséquence qu'il n'a pas de généalogie – c'est que nous dit Phèdre – ni père, ni mère. Pourtant, Hésiode, dans la Théogonie, s'y essaie sous les formules les plus mystiques. C'est de là que Pausanias va repartir après.

Je ne sais pas si vous avez eu la curiosité d'aller voir ce que dit Hésiode, mais, selon la tradition Hésiodique, il y avait Chaos et Gaia - la terre - qui enfante Ouranos - le ciel - capable de la couvrir toute entière. C'est très poétique tout ça, je trouve. De leur union primordiale et incestueuse naissent les premiers dieux, les cyclopes et tant d'autres êtres mythiques. Chronos, incité par sa mère, Gaia, tranche le sexe de son père Ouranos et jette l'organe qui répand son sperme dans les cours marines et donne naissance à Aphrodite. Plus tard, Pausanias va dire qu'elle est l'Aphrodite Céleste. A peine née, la déesse de l'attrait amoureux et de la beauté est accompagnée de ceux qui ne la quitteront jamais : Eros et Himéros, amour et désir. Voilà une généalogie possible.

Mais, Lacan a ces passages que je trouve assez intrigants, plus qu'intrigants, instigant. Il va dire qu'entre théogonie et athéisme, il y a le dieu chrétien : un dieu trine, un et trois. Vous savez, cette trinité, c'est ce qui va faire dire à Lacan – dans La Troisième – que c'est la seule vraie religion, à cause de cette trinité. Alors, ce dieu un et trois est un dieu qui selon lui serait l'articulation la plus radicale de la parenté dans ce qu'elle a de plus irréductible, de mystérieusement symbolique. Mais la trinité dont parle Lacan ce n'est pas le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; c'est la trinité freudienne – le père, le fils et l'amour – telle que nous pouvons lire dans le chapitre VII de Psychologie de masses et analyse du moi où Freud parle de la première identification au père dans les mêmes termes – comme la plus mystérieuse, cachée, cette identification qui relève, selon Freud, de l'amour.

Donc, pour parler de l'amour, il faut un mythe et Lacan forgera le sien. Mais, avant, il repasse par la métaphore. La substitution-métaphore de l'*érastes* à l'*éromènos* qui engendre cette signification de l'amour. Et, il prend soin de dire qu'il ne s'agit pas de rapport d'image à image, pas d'analogie, mais de substitution de signifiant à signifiant.

Mais, avant qu'il développe son mythe, pour mieux l'appréhender il me semble, il est important de rappeler ici la structure de la métaphore telle que Lacan va l'articuler dans « l'Instance de la lettre », qui est un texte que vous trouverez dans *Les Écrits*. Je vais vous citer deux paragraphes, parce que ça a tout à avoir avec ce qu'il va dégager après. Il dit ceci :

« L'étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images », ce n'est pas de rapport d'image à image, comme il disait, « c'est-à-dire de deux signifiants également actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre, en prenant sa place dans la chaîne signifiante. Le signifiant occulté, restant présent dans sa connexion métonymique, au reste de la chaîne ».

Un autre paragraphe : « La structure métaphorique indique que c'est dans la substitution du signifiant au signifié qui se produit un effet de signification, qui est de poésie ou de création. Il y a une étincelle ». Autrement dit, d'avènement de la signification en question. Il y a une création, il y a une nouvelle signification. Dans la métaphore, il y a un franchissement de la barre, un signifiant qui substitue un autre et qui dépasse la barre, il y a quelque chose qui vient franchir la barre entre deux signifiants. C'est qui constitue la valeur constituante de ce franchissement pour l'émergence de la signification.

Pourquoi est-ce que j'ai voulu parler ici de cet effet de création, de transformation, de poésie ? Parce qu'on va retrouver cela dans le mythe que Lacan va forger pour nous parler de l'amour. Je vais lire ce passage parce qu'il est d'abord assez beau et ensuite parce qu'il est quelque part un peu complexe :

« Et cette main qui se tend vers le fruit » -vous vous rappelez du paragraphe d'avant, où la main se tend vers le fruit mûr – « vers la rose, vers la bûche qui soudain flambe, j'ai le droit de vous dire d'abord que son geste d'atteindre, d'attirer, d'attiser, est étroitement solidaire de la maturation du fruit, de la beauté de la fleur, du flamboiement de la bûche. Mais quand dans ce mouvement d'atteindre, d'attirer, d'attiser, la main a été vers l'objet assez loin, si du fruit, de la fleur et de la bûche, une main sort qui se tend à la rencontre de la main qui est la vôtre, et qu'à ce moment-là c'est votre main qui se fige dans la plénitude fermée du fruit, ouverte de la fleur, dans l'explosion d'une main qui flambe – alors, ce qui se produit là, c'est l'amour ».

Vous voyez qu'il y a là quelque chose ! C'est la forme même que Lacan prend pour parler de cela, elle est créatrice et poétique. Et là il y a quelque chose qui est important aussi, « encore convient-il bien de ne même pas s'arrêter là, et de dire que c'est l'amour en face ! Je veux dire que c'est le vôtre. Car c'est quand vous étiez d'abord objet aimé, donc fruit, et que soudain vous devenez *érastes*, c'est-à-dire que vous tendez la main, celui qui désire. Voyez ce que par ce mythe, j'entends accentuer et tout mythe se rapporte à l'inexplicable du réel, il est toujours inexplicable que quoique ce soit réponde au désir ». S'il y a un mythe c'est parce qu'il y a un réel qu'il s'agit d'essayer de symboliser. Le mythe, c'est cette tentative d'articuler le Réel et le Symbolique. Et, encore là, il n'y a pas de symétrie et de retour. « Cette symétrie n'en est pas une », dit Lacan. « En tant que la main se tend, c'est vers un objet », et elle finit sur l'objet. Même quand c'est de l'autre côté, la main qui vient, qui apparaît. « Mais de la main qui apparaît de l'autre côté est le miracle ». Et il va dire, « nous ne sommes pas là pour organiser des miracles » mais pour essayer de comprendre ce que se passe. Comprendre ce qu'il se passe dans cette substitution d'*erastés* à *erómenos*, de l'amant à l'aimé, dans cette substitution métaphorique.

Ensuite Lacan va reprendre dans le détail les exemples d'Alceste et Achille, que je ne vais pas reprendre ici sauf pour insister, à l'instar de Lacan - parce que c'est ça qui va lui servir - qu'Achille ne meurt pas à la place de Patrocle, qui était déjà mort. Il meurt à sa suite et « il fait du destin de Patrocle sa dette à lui, à laquelle il doit répondre ». Ce n'est pas qu'il se substitue à Patrocle, comme c'était le cas d'Alceste et son mari - elle s'y substitue dans la mort. Il ne se substitue pas dans la mort, mais il prend sa place et il va répondre de sa dette. Ce n'est pas du tout la même chose. « Achille, l'aimé, se transforme ». C'est ça. C'est pour ça que j'ai voulu rappeler la formule aussi de la métaphore, il y a une transformation, il y a une nouvelle chose qui se passe et c'est ça le miracle. C'est par là qu'est introduit dans la dialectique du *Banquet* le phénomène de l'amour. Par cette transformation, par cette création, par cette signification

nouvelle, ce qui est nouveau et transformateur c'est que du fruit, de la rose, de la bûche sort une main. Changement de rôle, transformation, miracle, amour.

Lacan s'arrête là dans ce qu'on pourrait appeler une première partie de la leçon pour examiner, de fait, le discours de Pausanias. Il faut savoir que Pausanias est un ardent défenseur de la *paidierastia*, il est l'amant d'Agathon, qui est son aimé. Ils forment un couple et vivent sous le même toit. A l'époque du *Banquet* il doit avoir le même âge que Socrate, cinquante ans et Agathon trente. Il est tout à fait dans le profil de l'amour grec. Ce que vous avez dû lire du discours de Pausanias, mais c'est ce sur quoi Lacan va insister, c'est que c'est un discours pour nous expliquer que l'amour a une valeur et que, pour l'amant, l'objet aimé est un bien, une valeur, un investissement, un capital dont on attend le retour d'investissement. C'est un fonds.

Et on peut penser que la preuve en est qu'Agathon vient de gagner le concours de la tragédie. Pausanias, il a bien choisi son aimé, il a bien choisi son investissement. Il a un retour de cela. C'est une psychologie du riche qui se base sur la possession des biens. Ce dont il s'agit c'est de la possession de l'aimé parce que c'est un bon fonds d'investissement et que ce fonds, il ne sera pas assez d'une vie pour le faire valoir. Qu'est-ce qu'on peut dire ? On peut dire que Pausanias est une espèce de capitaliste de l'amour. Il range le fruit, la fleur et la bûche dans le coffre. Il pense se mettre à l'abri du manque. C'est pour cela que son discours sert à la fois de contrepoint à Lacan et comme image de la malédiction évangélique, « ce qui vaut vraiment la peine est à jamais refusé au riche ». Je vais y revenir encore une fois sur cette provocation de Lacan, on va dire ça comme ça.

Mais avant, il y a ce passage très intéressant. Parce qu'une fois que Pausanias finit de parler, ça devrait être le tour d'Aristophane et puis il y a le hoquet. Il y a cette phrase dans le texte : « *c'est la pause de Pausanias* ». Et là c'est très intéressant parce que Lacan va montrer le travail du signifiant, n'est-ce pas ? Et comment la racine du mot va apparaître et se répéter. Ce qui fait que, en spécialiste de Platon, George Steiner va dire que Platon pense par l'oreille, par l'ouïe. C'est le miracle de l'écoute de Platon, dit-il. C'est intéressant de penser comme ça. Alors, ce qui met Lacan sur la piste, c'est que justement la langue - qui a le hoquet, elle aussi, elle hoquette, la langue parce qu'elle répète - ce que Lacan finit par comprendre, je répète ce qu'il dit dans la leçon grâce à Kojève, c'est que si Aristophane a le hoquet, c'est parce qu'il se tord de rire, et qu'en fin de compte le discours de Pausanias est dérisoire et qu'il n'est en aucun cas le porte-parole de Platon, qui se moque aussi bien.

Vous voyez je vais arriver assez vite à la fin de la leçon qui est un bref et vif retour sur Socrate et son dialogue avec Agathon après que celui-ci a parlé. Et je vais vous lire quelques extraits de ce dialogue où en effet Agathon « est écouté », comme dit Lacan, sinon on ne comprend pas cette conclusion de Lacan et on ne comprend pas non plus ô combien ce discours de Pausanias peut paraître dérisoire, surtout dans le sens où il veut faire de l'objet aimé une possession. Alors, Agathon fait un grand discours sur l'amour et Socrate doit parler après lui. Il est bien embêté. Et il va d'abord questionner la méthode. Et il va dire ça : « je croyais en effet, dans mon ignorance grossière, qu'on devait dire la vérité sur chaque objet dont on a fait l'éloge, que cela servirait de base et que parmi ces vérités elles-mêmes il fallait choisir les plus belles et les disposer dans l'ordre le plus convenable ».

Et il dit, ce n'est pas du tout ce que vous faites, vous ne partez pas sur la vérité. « Vous voulez faire paraître Eros le plus beau et le meilleur possible, ça cela va aux ignorants mais pas à ceux qui savent ». Il dit, « j'ignorais cette façon de louer », donc je ne veux pas faire comme vous,

merci et au revoir. « Sauf si vous acceptez –il s’adresse à Phèdre- que je puisse vous faire entendre des choses vraies au sujet d’Eros, de faire entendre la vérité sur l’Amour ». Et donc il va prendre la parole, mais avant de prendre la parole, et c’est cela dont je pense qu’il est important de vous rafraîchir la mémoire, c’est qu’il demande la permission d’interroger Agathon sur son discours. Et Socrate commence par dire à Agathon- je fais une découpe, je ne lis pas tout - Socrate dit : « est-il de la nature de l’Amour d’être amour de quelque chose ou de rien ? » Et Agathon répond : « oui, bien sûr, c’est amour de quelque chose ». Socrate : « Eros éprouve-t-il oui ou non le désir de ce dont il est amour ? » C’est joliment formulé cela. Agathon : « assurément il en éprouve le désir ». Socrate : « est-ce le fait de posséder ce qu’il désire et ce qu’il aime qui fait qu’il désire et qu’il aime ? Ou le fait de ne pas le posséder ? »

Agathon dit « le fait de ne pas le posséder ». « Il y a désir de ce qu’il manque et il n’a pas le désir de ce qu’il ne manque pas », dit Socrate. Agathon : « c’est bien ce qu’il me semble ». Socrate : « en tout cas on ne saurait désirer ce que précisément l’on possède, quiconque éprouve le désir de quelque chose désire ce dont il ne dispose pas et ce qu’il n’a pas, ce qu’il n’est pas, ce dont il manque, tel est le genre de choses vers lesquelles vont son désir et son amour ». Et Socrate conclut : « Eros manque de beauté et il n’en a pas, donc il n’est pas beau ». Parce que tout le discours d’Agathon était de montrer la beauté de l’amour.

Et donc Agathon dit : « j’irrite fort Socrate d’avoir parlé sans savoir ce que je disais ». Et Socrate insiste, « l’Amour manque de ce qui est beau et de ce qui est bon ». Voilà. Et Agathon dit : « je ne suis pas de taille à engager avec toi la controverse, qu’il en soit comme tu le dis ». Et Socrate dit : « non très cher Agathon, c’est avec la vérité que tu ne peux engager la controverse. Avec Socrate ce n’est pas vraiment difficile ».

Vous voyez comment Socrate va mettre en route la question du manque et du désir. C’est cela qui importe à Lacan et voilà pourquoi Lacan dit que « de l’amour nous passons au désir et que la caractéristique du désir, si tant est qu’Eros désire, c’est que ce dont il s’agit c’est qu’il est censé porter avec lui le beau lui-même, il en manque. Et il va dire que le désir est identique au manque. Le désir, il est manque, c’est ce que le riche ne peut pas supporter avec son coffre plein de diamants.

Vous savez, dans l’exemple que donne Lacan : la question c’est que la femme du riche va désirer ailleurs, là où il y a du manque possible. Voilà pourquoi le discours de Pausanias vaut pour Lacan comme image de la malédiction évangélique. Ce qui vaut vraiment la peine est à jamais refusé au riche. Nous mesurons ici la distance entre le discours de Pausanias et celui de Socrate, nous mesurons mieux son côté dérisoire, ce que j’ai appelé le contre-point par rapport à ce que Lacan essaie d’articuler en ce début de séminaire.

Ce que Socrate met en mouvement, au nom de la vérité, d’ailleurs, est qu’à partir du manque quelque chose va commencer qui est bien loin d’arriver à quelque chose que vous puissiez tenir dans la main — la main qui revient — quelque chose que vous puissiez saisir, comme vous ne pouvez pas saisir l’objet du désir. Et tout ce qu’il y a à dire sur la pensée de l’amour dans *Le Banquet* commence là, dit Lacan, c’est à dire dans cette articulation de l’amour au désir et au manque.

Je voulais dire un dernier mot sur la nuit antique, parce que c’est quelque chose à quoi Lacan fait référence — il n’est pas le seul. George Steiner nous dit ceci : « Il nous faut imaginer une

nuit profonde comme nous n'en connaissons plus, la lumière artificielle constante nous ayant fait perdre les mystères de la nuit et du ciel qui la domine ». Et Lacan lui-même nous en parlait déjà dans la Leçon II. Il disait deux choses importantes il me semble sur la nuit antique. J'ai voulu m'arrêter là-dessus parce que ce sont des choses qu'on lit comme ça, on ne fait pas attention, et ce sont des choses importantes, cette notion de la nuit antique. Lacan dit deux choses : « Nous, nous vivons tout le temps au milieu de la lumière : la nuit est en somme véhiculée sous un ruisseau de néon. Mais imaginez tout de même que jusqu'à une époque qu'il n'y a pas besoin de reporter au temps de Platon, époque relativement récente, la nuit était la nuit ». Et puis, il va dire : « Ceci change tout à fait la dimension des rapports entre les êtres humains. Et évidemment ce que j'appellerai dans un tout autre sens la diffusion de lumières change beaucoup de choses : le fait que la nuit ne soit pas pour nous une réalité consistante, ne puisse pas couler d'une louche, faire une épaisseur de noir, nous ôte certaines choses, beaucoup de choses ». Donc ne négligeons pas la nuit antique.

Voilà ce que je voulais vous amener pour commenter cette leçon qui nous amène beaucoup d'éléments pour la suite, même si le discours qui était soi-disant à l'honneur a été contrecarré par Lacan dans ses élaborations, et surtout par rapport à son mythe qu'il a forgé pour parler de l'amour. Voilà.

Stéphane Thibierge : Merci, merci beaucoup Angela. Ce n'était pas évident de se débrouiller avec cette leçon, parce qu'il y a des formulations qui sont énigmatiques, celle de la métaphore et de la création, du miracle, la main qui va vers et puis tout à coup va surgir une autre main. Enfin toutes les remarques que tu as apportées sont précieuses pour lire cette leçon et ce qu'évoque Lacan du discours de Pausanias... Tout ça ne nous est pas d'un accès facile, et c'est pour ça que je trouvais que ce n'était pas mal que vous soyez amenés à lire *Le Banquet* sérieusement, en vous disant « de quoi ça parle » ? Et là tu as fait cet effort de nous dire de quoi ça parle, à partir du commentaire qu'en donne Lacan, mais enfin ce n'est pas absolument simple. Est-ce que vous auriez vous, à partir du travail des groupes de la semaine dernière, est-ce que vous avez pu susciter des questions, des difficultés que vous avez rencontrées dont vous pourriez faire état. Ça serait pas mal que vous puissiez contribuer par vos questionnements, tels qu'ils sont apparus.

A.J. : Je voudrais juste faire une dernière remarque, parce que je continue à penser que ce mythe que forge Lacan est complexe, il n'est pas évident non plus à lire. Mais moi ce que je trouvais aussi intéressant, c'est que l'on va trouver un parallèle de ce mythe, dans le fait que du fruit surgit la main, avec la même transformation qui se passe entre Achille et Patrocle, quand il change de position. C'est exactement pareil, donc c'est vraiment le passage de l'*érôménos* à *érastès*.

S.T. : Oui c'est pour cela d'ailleurs qu'il commence la leçon avec la citation en grec qui se traduit comme : « un désir redoublé est de l'amour ». « Un désir redoublé est de l'amour », c'est l'histoire d'Achille et de Patrocle, c'est l'histoire de la main qui se tend vers la bûche et qui tout à coup verrait une autre main, c'est bien le désir redoublé. Et c'est ça la métaphore, et ici Lacan va assez loin dans l'assimilation de ...

A.J. : Il y a aussi la question, là où il dit « l'amour en face, qui est le vôtre », ça c'est un passage difficile, à savoir ... Bon je ne voulais pas inhiber vos questions mais ce sont des choses qui continuent à me faire travailler. Il dit là, p. 93 [NDLR : édition de l'Association Lacanienne Internationale de 2024], « encore convient-il bien de ne pas s'arrêter là et de dire que c'est

l'amour en face, je veux dire que c'est le vôtre quand c'est vous qui étiez d'abord *érômenos*, l'objet aimé, et que soudain vous devenez *érostès*, celui qui désire ». Ce n'est pas évident de situer cet « amour en face, qui est le vôtre ». Comment est-ce que vous avez lu ça ?

S.T. : On est sûr de ce « en face », dans les autres versions ?

A.J. : Non je n'ai pas vu dans les autres versions. Parce que l'on peut penser que l'objet, l'aimé, a l'amour en face, de l'amant, et que c'est ça qui lui fait tendre la main, mais que c'est « le vôtre ». Vous voyez, ça fait un effet de miroir qui me gêne là. Enfin je ne sais pas comment vous avez lu ça.

Assistance : Donc dans le redoublement, ce que vous comprenez en fait c'est un retour. Il y a un mouvement d'un côté, de l'aimant vers l'objet aimé, et l'objet aimé retourne ...

A.J. : Je ne sais pas si c'est du retour justement. Ce n'est pas du retour, c'est-à-dire qu'il y a là quelque chose qui le transforme. Il ne renvoie pas, ce n'est pas symétrique là encore, il change de position. « Du fruit il devient main », c'est assez formidable comme formulation. Il tend la main, l'objet aimé tend la main.

Assistance : Une question justement par rapport au « désir redoublé c'est de l'amour, et l'amour redoublé c'est la folie », dans notre groupe on se posait la question de savoir est-ce qu'on peut associer justement cette folie à l'objet petit a, celui qui est décrit justement par Marcel Czermak lorsqu'il dit que quand on se rapproche au plus près de l'objet a, on sombre dans la folie ?

S.T. : Oui, je crois, parce que l'amour redoublé, c'est le désir redoublé, pardon, le désir redoublé...

A.J. : c'est l'amour et l'amour redoublé c'est...

S.T. : Le désir redoublé. C'est quoi ? C'est un désir qui devient, qui se fait désir de désir, qui se découvre désir de désir. Pas désir de quelque chose. Il est surpris. Il désire la bûche, il désire la fleur, il désire le fruit et à ce moment-là, il faudrait, il faut imaginer que du côté de la fleur, du fruit, de la bûche sort une main. C'est à dire que ce soit un désir et non pas un objet, un objet au sens de la réalité.

Assistance : Qui va vers l'autre comme un objet à son tour ?

S.T. : Il va vers l'autre, comme un objet, bien sûr. Et l'espèce de... Alors il y a plusieurs choses. Il y a au moins deux plans différents. Lacan dit que quand vous aimez, quand vous désirez, ce que vous désirez chez l'autre, c'est dans la dimension de l'objet. C'est vrai et c'est déjà quelque chose à soi seul, comme l'a très bien remarqué, souligné, Angela, c'est déjà quelque chose qui mérite de nous arrêter. Comment ce qu'on aime chez moi, c'est l'objet ? Bien oui, bien oui !

A.J. : Ce n'est pas très supportable d'ailleurs (rires).

S.T. : Qu'est-ce que tu allais t'imaginer ? Bien sûr, c'est l'objet et tant mieux. Ce n'est pas toi en tant que sujet, on s'en fout de toi en tant que sujet (rires). C'est toutes les difficultés de l'époque contemporaine.

A.J. : Pas trop fort ça (rires) !

S.T. : Oui, je ne le dis pas trop fort, (rires) j'espère quand même... Mais c'est vrai, c'est toi en tant qu'objet, mais dans les deux sens : ça vaut pour une femme, ça vaut pour un homme. S'imaginer qu'on a aimé pour soi-même... Non mais, c'est compliqué...

A.J. : C'est du délire.

S.T. : C'est du délire, absolument. Donc il y a quand même, mais attention, ça a l'air comme ça... Enfin ce n'est pas du tout une proposition non civilisée, au contraire. Parce que si on respecte la dimension de l'objet dans cela qu'on aime, ça nous porte vers tout autre chose que les platitudes des échanges *Facebookesques* : « t'es beau, t'es beau, t'es belle, t'es belle, ah mais oui, mais pas autant que toi ma chérie... » Bon, ça ce sont les sujets qui qui essaient d'instaurer quelque chose qui est tellement inconsistant. Mais quand on prend au sérieux, le fait que ce qu'on aime du côté de l'autre c'est l'objet - plus tard dans le Séminaire, il viendra à l'*agalma* (ἄγαλμα) - il y a quelque chose que l'on aime et que bon... Alors ça, c'est un premier plan. C'est la question de l'objet qu'on aime chez l'autre.

Et il y a un deuxième plan, un autre plan en tout cas, qui est que, ce qui se joue dans l'amour... Parce qu'il y a le désir où on désire l'objet chez l'autre. Mais l'amour, c'est un désir redoublé, c'est à dire un désir qui rencontre un désir, avec surprise d'ailleurs. Ça c'est la métaphore de l'amour. Métaphore, pourquoi ? Parce qu'on n'est pas du tout préparé à rencontrer un désir quand soi-même on est ému en tant que désir. On n'est pas préparé à rencontrer chez l'autre, à rencontrer du côté du fruit, de la fleur, de la bûche, à rencontrer une main comme ça qui vient vers la nôtre. C'est une création. C'est pour ça d'ailleurs que Lacan - je ne sais pas si ça vous a paru, moi, ça m'a paru difficile à la première lecture et puis à la relecture et en écoutant ce que disait Angela, ça s'est tout à fait simplement éclairé. Qu'est-ce qu'il veut dire Lacan, quand il dit, ça tient du miracle, miracle, mais c'est quoi un miracle ?

C'est quand quelque chose se fait à partir de rien, c'est-à-dire sans cause repérable. Le miracle, c'est quelque chose qui surgit. C'est une pure création. Et, bien sûr, ça recouvre un certain mystère. Mais c'est ça le miracle. Eh bien, il y a un miracle de l'amour qui est la métaphore. C'est-à-dire qu'en reprenant le fil à partir d'Achille et de Patrocle, normalement, c'est Achille qui est l'aimé. C'est Patrocle qui désire Achille, qui lui court après. Mais là où l'amour intervient, c'est quand Achille, l'objet aimé, devient aimant. L'objet aimé n'est pas seulement

à considérer comme cible du désir, comme objet qui cause le désir. Cet objet, qui cause, désire lui-même. Il désire quoi ? On ne sait pas. C'est la métaphore de l'amour justement. Vous voyez comment ça résonne très bien et très justement avec ce que Lacan a pu dire comme : « aimer c'est donner ce qu'on n'a pas ». On le donne, mais on ne l'a pas non plus. Ça n'empêche pas de le donner.

A.J. : « à celui qui n'en veut pas » !

S.T. : Oui, en plus, à quelqu'un qui peut tout à fait dire : « ce n'est pas ça du tout » !

Assistance : J'ai bien compris le désir qui rencontre un autre désir, et qui est surpris par cette rencontre. Mais vous ne trouvez pas quand même, que dans ce texte de Lacan, le mythe qu'il met en place avec cette main, qui me fait penser à la main de Dieu, qui est une main qui allume une buche, il y a une notion de bûcher, il y a une notion de buisson, est-ce que vous ne pensez pas qu'il y a un côté - parce qu'il dit « ce n'est pas un miracle. D'ailleurs, on ne va pas s'arrêter au miracle ; nous, on veut savoir ». - Est-ce qu'il n'y a pas d'un côté un désir qui rencontre un désir totalement inattendu, un désir d'une autre nature ?

S.T. : C'est toujours d'une autre nature le désir. Le désir, de sa propre nature, si je puis dire, est d'une autre nature. Le désir est forcément dénaturé, le désir est surprenant. C'est pour ça qu'il dérange tout le temps, tout le temps. C'est pour ça que vous n'allez pas dire, imaginez dans un couple, quelqu'un qui dit : « Oh, bah, aujourd'hui, je désire un yaourt. » - « Oh, bah, mon chéri, c'est assez simple ce que tu désires, on va pouvoir te fournir ce que tu désires » ! Non. Ça ne peut pas marcher. On ne désire pas un yaourt. Ce qu'on désire, c'est plus compliqué. Et surtout, on le désire en direction d'un objet qui se révèle lui-même désirant, c'est-à-dire manquant, et donc manqué. Vous voyez, il y a toute cette dialectique. On critique souvent Lacan pour être intellectualiste, compliqué, abstrait, mais, en réalité, ce que nous évoquons là, c'est quand même la vie quotidienne de notre rapport au désir.

A.J. : Il y a un poète portugais, qui raconte quelque chose sur le désir qui est formidable. Il commence la journée en disant : « J'ai pris ma douche, j'ai pris mon petit-déjeuner, j'étais prêt pour aller travailler. J'ai pris le bus, tout était parfait, tout était en ordre. Je rencontre une femme dans le bus, je la regarde, et tout d'un coup, le désir est apparu ; et ma journée était complètement foutue » ! (Rires) C'est exactement ça. Il y a là quelque chose qui vient désorganiser quelque chose qui était prévu, attendu. Il a suffi d'un regard dans le bus.

S.T. : Oui, c'est important de le rappeler. C'est qui ce poète portugais ?

A.J. : Gonçalves Tavares.

Assistance : ma question c'était aussi sur la deuxième partie de la citation « vers un amour redoublé, devient du délire ».

S.T. : Alors là c'est formidable cette deuxième partie ! D'ailleurs, elle est, elle est d'où cette citation ?

A.J. : Il y a une discussion sur l'origine.

S.T. : C'est un présocratique ?

Personne dans l'assistance : Prodicos.

S.T : Ah oui, Prodicos c'est un présocratique. Les présocratiques ils ont des morceaux comme ça, des diamants. « Un désir redoublé, c'est de l'amour », bon ça, on vient de voir comment Lacan ... Mais alors « un amour redoublé, c'est du délire ». Oui on peut l'entendre, parce qu'un amour redoublé, c'est-à-dire, c'est la création, puisque l'amour a une dimension de création et de métaphore. Alors la création, si elle se redouble dans une création qui chercherait en quelque sorte la création de la création. Mais elle ne peut rencontrer que l'objet petit a. C'est-à-dire une polarisation, un centre, un noyau délirant. Dans la psychose il y a très régulièrement cette thématique de l'auto-engendrement. Et l'amour de l'amour ne pourrait être que de l'auto-engendrement, puisque l'amour c'est le manque et c'est le manque d'où surgit la métaphore. Alors l'amour de l'amour, ce serait un petit peu comme l'Autre de l'Autre. C'est-à-dire, ce serait un Un, mais délirant, c'est à dire qui polariserait toute l'expérience du sujet. Vous voyez. Donc c'est très intéressant votre remarque, parce que c'est vrai, le désir du désir, ça on saisit à peu près, mais l'amour de l'amour c'est du délire. Prodicos était déjà lacanien, czermakien même, pourquoi pas ?

Assistance (suite) : Je voulais savoir aussi : vous avez dit avant, ça marche pareil des deux côtés pour l'homme et la femme le désir, c'est le désir d'un objet, savoir. Mais vous êtes sûr qu'on peut dire ça ? Ça marche pareil des deux côtés ? (Rires)

S.T : Bien non, ça ne marche pas tout à fait pareil, ça ne marche pas selon les mêmes modalités. Mais un homme qui est aimé, il ne faut pas s'imaginer qu'il est aimé, comme... Il est aimé, comme objet, comme objet !

Assistance (suite) : Alors c'est ma question, c'est qu'il est aimé comme objet, ou il est aimé comme accroche de jouissance ? C'est-à-dire, il est né pour diviser, si on peut dire comme ça, ou comme objet, ce n'est pas exactement la même chose. Parce qu'un rapport à l'objet pour une femme n'est pas le même par exemple

S.T : C'est compliqué parce que, en tant qu'objet, un homme il est désiré comme objet. Rappelez-vous le début du *Banquet*, quand Lacan dit que les athéniennes, elles attaquaient l'homme. C'est à dire qu'elles attaquaient pour avoir l'objet en question.

A.J : Oui, peut-être qu'il est aimé comme ayant l'objet.

S.T : Oui, il est aimé en tout cas dans une dimension objectale. Ça on n'y échappe pas. En revanche, s'il suscite l'amour, c'est qu'effectivement il n'y a pas que ça. Mais il suscite aussi quelque chose qui vient de son manque, de sa division. Et hélas, nous sommes dans, non pas dans le registre de l'appétit ou du désir, mais dans le registre de l'amour, qui est très important dans le rapport à un homme, je pense.

Personne dans l'assistance : Vous avez parlé de désir de désir, donc est-ce qu'il y a un désir qui est dépendant du désir de l'autre, qui vient du désir de l'autre ? Est-ce que l'objet aimé devient aimant et dépendant du désir de celui qui l'a désiré ?

S.T : Bien oui, sûrement, puisque ce qu'il ce qu'il désire c'est le désir de l'autre. Ce qui de ce qui suscite le désir d'Achille à l'endroit de Patrocle, c'est le désir de Patrocle. Achille aime ce désir. Et il va en devenir amoureux.

Assistance : Il ne l'aurait pas sans ce désir de l'autre.

S.T. : Non, il ne l'aurait pas.

A.J. : C'est la petite phrase : « c'est l'amour en face », aussi.

S.T. : Alors, l'amour en face c'est un peu mystérieux.

A.J. : Oui, mais l'objet aimé, le fruit quand il voit la main tendue, c'est l'amour en face. Ou le désir en face. Qu'est ce qui fait que le fruit tend la main ? C'est parce qu'il y a quelque chose en face. C'est la position de la main...

Assistance : Et si la main ne se tendait pas ? La main n'émergerait pas de l'autre côté.

A.J. : C'est comme cela que je le lis.

S.T. : Oui, je pense que tu as raison, ce n'est pas simple. On ne peut pas toujours trouver.

A.J. : On ne peut pas tout comprendre tout le temps.

S.T. : Moi j'avoue que je suis un peu arrêté par cette formulation.

A.J. : Mais oui, Achille n'aurait pas pu se transformer s'il n'était pas l'objet de l'amour ou du désir de Patrocle. C'est pris dans une relation quand même.

S.T. : Oui, Vous pouvez l'expérimenter tous les jours que le désir crée le désir. C'est même quelque chose de très étrange, c'est la phrase de ton poète portugais. Ça donne le sel de la vie ! Vous suscitez le désir, tout d'un coup vous vous découvrez manquant, d'avoir suscité le désir. Si vous n'êtes pas complètement abruti, vous suscitez le désir, vous vous découvrez manquant. C'est intéressant évidemment.

Assistance : Et pour revenir sur Achille et Patrocle, il y a quelque chose que l'on peut entendre dans l'histoire dans le mythe, à la fois dans ce qu'en dit Lacan et même dans le discours de Phèdre dans *Le Banquet* puisqu'il le met à un niveau au-dessus par rapport à ce qu'on a déjà vu. Parce qu'il y a cette dimension de sacrifice, mais est ce que l'on peut essayer d'entendre - c'est amusant parce que cela m'est venu pendant l'exposé, c'est aussi avec la leçon d'aujourd'hui ce que j'entends d'emblée - c'est qu'il va au sacrifice. Achille va à sa perte, il va à la mort, et dans le discours de Phèdre il met cette attitude-là, cet *ethos* au-dessus, l'autre c'est la dimension suprême. Mais si justement on se sert de la métaphore pour aller vers le signifiant de ce que cela veut dire, il y a une articulation directe de cet amour d'Achille pour Patrocle qui le mène à sa perte donc à sa mort, et là on peut articuler amour et perte qui sont noués dès le départ, l'amour comme manque. Est ce qu'il n'y a pas une lecture métaphorique que l'on peut avoir, que l'on peut tirer vers le signifiant, qui noue d'une manière extraordinaire en fait quand on l'entend. Achille, c'est l'amour suprême qui c'est valorisé chez les Grecs, dans le discours de Phèdre. Est-ce qu'on peut l'entendre comme : c'est ça l'amour suprême, l'amour l'idéal, le plus favorisé. On peut l'entendre d'une manière un peu décalée du point de vue du signifiant, c'est qu'il va à sa perte et c'est ce que nous enseigne tout le temps Lacan, et que vous avez déjà abordé, le nouage de l'amour et du manque, du désir et du manque et donc dans cette figure d'Achille qui va à sa perte, c'est déjà l'articulation de la dimension du désir ou à celle du manque ou la perte. Ce que j'ai trouvé très éclairant dans ce que vous avez dit tout à l'heure, du coup ça sort vraiment de l'abstrait, c'est ce côté que l'on était d'abord un objet d'amour, ce renversement de *l'éraстès/éroménos*, peut-être même avant de naître... On est peut-être le fruit d'un désir qui permet d'accéder à l'existence, le nourrisson peut peut-être ressentir cela, dans les discours initiaux qu'il entend, là on voit quelque chose de très concret parce qu'on

est d'abord un objet d'amour, un objet aimé et c'est de ce fait-là que nous serons nous-mêmes des sujets de désir.

S. T. : Oui tout à fait, mais là ce que vous dites c'est dans les cas favorables, c'est-à-dire dans les cas où un bébé, très tôt, même avant de naître éventuellement, est investi par sa mère d'un savoir et d'un désir, donc elle désire son désir, et elle va faire parler son désir. Elle va faire l'interprète de ce qu'elle suppose être son désir alors même qu'il n'y a pas encore de désir, mais ça va donner la place possible du désir. Qui viendra donc le désir de l'Autre. Mais quand cela n'est pas possible, quand la mère reste -- ou les parents -- quand l'Autre de l'enfant reste uniquement sur le plan de la jouissance et d'une jouissance inentamée, on a quelque chose qui ne se présente pas de façon favorable.

A. J. : Je voulais revenir sur cette question d'Achille et Patrocle. Parce qu'avant qu'il aille à sa perte, avant qu'il décide de se battre et de mourir, la transformation, elle est avant. La perte n'est pas seulement réelle de la mort. Il est déjà manquant à partir du moment où il passe d'objet aimé à amant. La question qu'il meurt après...Moi ce que je trouve -- et je ne sais pas si je l'ai souligné suffisamment -- il y a cette transformation d'Achille aimé à amant, ce qui signe ça, le fait qu'il prend la suite, comme dit Lacan d'Achille, c'est qu'il prend sa dette en charge. C'est cela qui fait qu'il est manquant aussi, parce qu'il a une dette à payer. C'est très fin tout ça. C'est beaucoup plus fin qu'Alceste qui se substitue dans la mort à son mari. Il y a là quelque chose de beaucoup plus raffiné dans l'opération, dans la transformation. La mort est presque si j'ose dire secondaire dans cette histoire. C'est comme ça que je l'entends moi.

Assistance : Oui, pour revenir au désir redoublé, à l'amour redoublé, ce que ça m'évoque, en langage clinique, c'est l'opposition ou la mise en perspective de la névrose et de la psychose. Du côté du désir redoublé c'est plutôt du côté de la névrose et de l'amour redoublé c'est plutôt du côté de la psychose. En langage clinique, pour sortir de la métaphore et être dans quelque chose de plus concret.

S.T. : Oui, il ne faudrait peut-être pas donner à cela un sens trop absolu, mais je pense que vous avez raison. Il y a un bord qui est celui de la névrose, et il y a un autre qui est celui d'une métaphore bouchée, et une métaphore bouchée ça fait du Un.

A.J. : D'ailleurs du côté de l'érotomanie on peut penser cela. C'est-à-dire quand un amour est redoublé par un amour supposé à l'Autre, dans une certitude absolue, ça devient du délire. On peut l'entendre du côté de l'érotomanie. Là il n'y en a pas de désir, parce qu'on est sûr de l'amour de l'autre. D'ailleurs il n'y a pas beaucoup de questions, y compris sexuelles, dans l'érotomanie. Ce n'est pas de cela dont il s'agit.

S.T. : Enfin il peut s'agir de ça aussi.

A.J. : C'est des petits cadeaux devant la porte. (Rires).

S.T. : Parfois cela ne suffit pas. Il y a des cas de Clérambault qui sont très éloquents.

A.J. : Oui, je veux dire par là qu'il n'y a pas de consommation, il n'y a pas de désir.

S.T. : Il peut y avoir consommation. Et d'ailleurs ce n'est pas forcément les choses les plus favorables.

A.J. : Oui c'est ça le problème ! Si l'autre rentre là-dedans il est cuit, cuit ! (Rires).

S.T. : Oui, cliniquement cela se rencontre, des liaisons érotomaniaques qui se consomment. Et cela peut tourner très mal, c'est très déflagrateur. Ce n'est pas simple.

Assistance : J'avais une petite remarque sur ce trait contemporain que vous avez cité dans la clinique où les sujets n'aiment pas du tout être pris pour des objets du désir de quelqu'un. Alors il doit bien y en avoir quelques-uns quand même à qui ça plait d'être réduit à un objet non ?

S.T. : Mais si bien sûr, on voit cela tous les jours.

Assistance (suite de la remarque) : Est-ce que le vrai problème c'est que quand on est pris pour objet, c'est de croire vraiment, c'est de prendre ça comme un réel ? C'est peut-être cela qui agace les gens.

S.T. : Oui effectivement, c'est rabattu généralement sur la dégradation. C'est rabattu sur ce que Freud appelait le ravalement le plus commun de la vie amoureuse. Ce qui n'est pas le seul sens à donner au terme d'objet. Parce que là ce n'est pas ce qu'évoque Lacan. Il évoque le fait que quand il y a du désir à l'endroit de l'autre, c'est l'objet, quelque chose de l'ordre de l'objet. Et pas l'autre en tant que sujet. Mais c'est très important de situer ça, parce que c'est ça qui explique aussi la richesse et la fécondité de la référence au désir de l'analyste dans le transfert.

Assistance (suite de la remarque) : C'est-à-dire que l'analyse doit nous permettre d'être en capacité de supporter ça ?

S.T. : Oui, parce qu'une analyse consiste à mettre l'analyste dans cette position d'objet, donc on a tout le loisir d'en décomposer les traits. L'analyste ce n'est pas en tant que sujet qu'on l'appréhende, c'est complètement en tant qu'objet. Et à cet objet, si l'on peut prêter un désir, c'est-à-dire si cet *eroméno*s peut être susceptible d'un désir, alors se crée justement un travail métaphorique possible dans l'analyse, et intéressant et créateur justement. Créateur !

A.J. : Il y a quelque chose qu'il faut rappeler quand-même, parce qu'on a l'impression que, ce n'est pas très joli ce que je vais dire, mais que Lacan en travaillant *Le Banquet*, l'amour de la façon dont il fait, il va à la mine ; il essaie d'extraire quelque chose qui va arriver à la fin, qui est la question de l'*agalma*. Mais il n'a pas encore le concept de l'objet *a*. Il n'a pas encore formulé ça. Donc ça c'est une étape très importante dans l'élaboration de Lacan de la question de l'objet.

S.T. : Tout à fait.

A.J. : Il faut prendre cela très au sérieux. Il va au charbon. Il va à la mine, là, grâce, y compris, au *Banquet*, et à la question du transfert.

S.T. : Oui il travaille, il invente, il cherche.

A.J. : Oui. Il est *tente* d'extraire quelque chose. Donc, c'est les prémices du travail de l'objet. C'est très important.

S.T. : Oui, tout à fait.

Elève 1 : Une petite question concernant ce statut un peu... Enfin, la question du désir et de l'amour comme leurre en quelque sorte, j'ai l'impression, avant l'entrée dans un travail analytique. Quelque part, par exemple, quand on dit qu'on aime, qu'est-ce qu'on aime ?

S.T. : Quand on dit ?

Assistance : Qu'on aime quelqu'un. Qu'est-ce qu'on aime quand on aime quelqu'un ? Enfin, l'amour comme... J'ai l'impression que tant qu'on n'est pas passé par un travail analytique, il y a quelque chose qui relève de l'illusion dans nos rapports, comment dire, amoureux, de désir, de l'ordre de projections, qui en vérité nous concerne nous, qui relève de quelque chose de narcissique en vérité. Et que le cheminement, dans le travail analytique, ça nous permet de transformer, en quelque sorte, notre rapport à l'amour et au désir. Par exemple, j'ai l'impression, que quelque part, que l'analyste, du fait de son travail... Le désir de l'analyste quelque part... Quand il reçoit après un patient, j'ai l'impression qu'il le reçoit vraiment dans son altérité. Qu'il y a vraiment une rencontre. Et qu'on n'est pas en capacité de faire ça tant qu'on n'est pas passé par un travail analytique. Que quelque part, qu'on rencontre l'autre, on a l'impression d'être dans la rencontre ; mais des fois, c'est narcissique. Ça relève un peu d'une illusion.

S.T. : C'est très juste ce que vous dites.

A.J. : Il n'empêche que dans l'amour, il y a toujours quelque chose d'illusion. Mais il n'est pas sans vérité.

Assistance : Il y en a qui n'ont peut-être pas besoin de faire une analyse pour rencontrer quelqu'un... (*Rires*)

S.T. : Ah, pour rencontrer quelqu'un...

Assistance : C'est quoi rencontrer vraiment quelqu'un dans son altérité ? C'est ça quelque part.

Assistance : C'est des projections en fait... Souvent tant que l'on n'a pas déplié tout cela.

S.T. : Oui, c'est des projections. On rencontre souvent quelqu'un sur la base d'une projection. Alors évidemment, on est un peu déçu, quoi ! C'est fréquent, ça. (*Rires*) Surtout aujourd'hui, avec les sites de rencontre. Alors les sites de rencontre, c'est la foire de la projection. Il y a des projections partout ; et il y a beaucoup de déception. Évidemment !

Assistance : Mais quand Lacan nous parle d'un nouvel amour, sans limite ; je ne sais plus dans quel séminaire. Quelque chose qui permet d'arriver après à la création un nouvel amour, sans limite. Ça veut dire qu'il y a quelque chose qui se transforme dans notre rapport à l'amour ? À l'issue d'une analyse ? Un amour hors de la loi ? C'est très énigmatique comme ça...

S.T. : Là, je vous avoue : c'est un peu difficile d'en parler comme ça, hors contexte. Mais un nouvel amour, ça peut... L'amour n'est pas un absolu. Mais ce n'est pas non plus à dédaigner, parce que vous voyez que la dimension de la métaphore suppose celle de l'amour, suppose l'amour d'une certaine façon, et suppose ce jeu. Donc l'amour n'est pas un absolu, mais il a toute son importance. Surtout dans le travail de la psychanalyse. Il ne faut pas en faire un absolu, non ! Mais c'est important puisqu'il est au ressort finalement de toute métaphore nouvelle. Vous ne pouvez pas imaginer une métaphore nouvelle si vous n'imaginez pas le jeu du désir et du désir qui rencontre un désir et qui crée une métaphore. Bon, écoutez, grâce à Angela, on a bien travaillé.

A.J. : Grâce à Lacan !

Transcription établie par : Bruno BAGARRY, Virginie BARILARI, Rosa BELLEI, Sophia BERGER, Nolwenn BUNEL, Amandine DECROI, Anne FLORENNE-VOIZOT, Emilie GASSION, Martin LE DREF, Umur Yigit NURAL, Sarah PAGE, Corinne PIERRE-FANFAN, Brigitte SABY, Jay TANDLICH, Hortense TEZIER, Rodolphe VIEMONT

Relecture : Angela JESUINO, David GLASERMAN